

Esthéticienne e

Aury panse les corps et les cœurs

Esthéticienne dans un hôpital spécialisé dans le traitement des cancers, Aury masque les traces de la maladie. Ça aide ses « patients » à accepter leur nouveau corps. « Mais la beauté, ce n'est pas juste une affaire de soins et de pinceaux. On est beau si on est soi-même. » Elle parle donc beaucoup avec les malades, pour qu'ils décompressent un peu.



n blouse blanche

Rester belle, même sur un lit d'hôpital, c'est déjà une façon d'aller mieux. Chaque jour, Aury bichonne ses « patients ». Et leur fait le temps d'un rendez-vous, oublier leur maladie.

Catherine a rendez-vous deux fois par an à l'institut Gustave Roussy de Villejuif, un hôpital de la région parisienne spécialisé dans le traitement des cancers. Visite de contrôle. Il y a trois ans (elle en avait 41), cette mère de cinq enfants a été opérée ici d'un cancer des deux seins. Avec succès. Depuis, la vie a heureusement repris ses droits. Sauf durant ces journées d'exams, où il lui faut de nouveau affronter la maladie en face, croiser dans des couloirs trop connus d'autres visages à l'angoisse familière, et sentir monter en soi la peur de la rechute. Alors, tous les six mois, juste après la visite, Catherine pousse la petite porte du Centre de beauté, au rez-de-chaussée, où elle a rendez-vous avec Aury.

Un lit qui n'est plus d'hôpital

Apparemment, Catherine vient pour un simple soin du visage. En fait, « pour bien plus que cela, corrige-t-elle. Ce rendez-vous, c'est un sas de décompression, un pont suspendu entre deux mondes, pour sentir la vie refluer doucement dans ses veines, la paix revenir, allongée sur un lit qui n'est pas d'hôpital, abandonnée entre des mains qui ne sont plus médicales. »

Son premier soin, Catherine se l'est offert en 1996, à sa sortie de l'hôpital. « Psychologiquement et moralement, ça m'a fait un bien fou, dit-elle. Je n'avais plus de seins. Et de nouveau, pourtant, je me sentais une femme. » Depuis son ultime opération esthétique, elle a retrouvé une jolie poitrine. Qu'elle a hâte de faire admirer à Aury. C'est en 1992 qu'un groupe de femmes professionnelles de la beauté (créatrices, distributrices, journalistes), réunies en un club

► d'échanges et de réflexion, Cosmetic Executive Women (CEW), a eu l'idée d'ouvrir des centres de beauté à l'hôpital. Pour rendre leur beauté à ceux qui en sont momentanément privés, réconcilier les malades avec leur corps, apporter un peu de soleil, un mieux-être.

L'expérience démarre à l'Institut Gustave-Roussy, dans un sous-sol, avec une seule esthéticienne. A temps plus que partiel, tant cette idée paraît futile au personnel soignant, face au combat contre la mort qui se joue chaque jour ici. Les patients ne sont pas de cet avis ! La demande est si forte qu'il faut bientôt ouvrir deux cabines d'esthétique à plein temps.

Les Centres de beauté CEW, régis par la loi sur les associations de 1901, proposent aujourd'hui des soins esthétiques gratuits dans six hôpitaux. Outre Gustave-Roussy et l'hôpital Raymond-Poincaré de Garches (qui traite les grands accidentés de la route), quatre centres ont été ouverts l'année dernière : trois à Paris – à Sainte-Périne (gérontologie), à La Salpêtrière et à Marie-Curie (cancérologie) –, et un à l'hôpital Antoine-Béclère de Clamart (obstétrique).

Une vocation née... lors d'un cocktail

Aury Diaz De Caltagirone travaille depuis cinq ans à l'Institut Gustave-Roussy, au sein de l'association. « Cinq ans de bonheur », s'exclame cette ravissante jeune femme. « C'est Dieu qui vous envoie », lui a déclaré la directrice du centre de beauté, quand elle l'a rencontrée. Aury en est persuadée. Elle travaillait alors comme bénévole à l'association « Loisirs à l'hôpital » de Gustave-Roussy et avait pointé son nez, en voisine, au cocktail d'inauguration. L'esthétique, elle connaissait. Elle avait passé son diplôme à l'école de la rue Marbeuf, à Paris. Mais elle n'avait pas vraiment besoin de travailler à l'époque, et ne savait pas trop quoi faire de ses mains expertes. « Comme je suis croyante, je priais pour trouver ma voie. » C'est chose faite. « J'adore ce que je fais », dit-elle. Côté chaque jour



Joanne Hilary/Rapho pour Prima

Quand on ne voit que ses mains sur le drap, une manucure suffit à tout changer

la souffrance, l'angoisse de la mort n'effraie pas cette femme pleine d'énergie. Elle a frôlé la mort à 15 ans, et en est revenue amoureuse de la vie et pressée de le communiquer. « Les soins eux-mêmes sont importants, explique-t-elle. Quand une jeune fille sans cils ni sourcils me demande de lui remodeler un visage, c'est un vrai bonheur de pouvoir agir, de savoir qu'à travers ce geste-là, elle va retrouver un peu d'amour pour elle-même. Les femmes allongées dans leur lit n'ont comme vision que leurs mains sur les draps. Si ces mains sont manucurées, ça change tout ! »

Un lieu où se faire belle, mais aussi pleurer... ou dormir

Son « travail » ne s'arrête pas aux soins. Aury accompagne certains « clients » depuis cinq ans. Car ce rendez-vous esthétique sert souvent de prétexte. A un moment d'abandon, de détente. Dans un lit d'hôpital – ou chez soi, pour les malades qui viennent en ambulatoire – il est des choses très simples, comme pleurer ou se reposer vraiment, qu'on ne peut pas toujours faire. Alors on vient au centre. « Je mets tout en

œuvre pour transformer ce lieu en havre de paix. En tamisant les lumières, en mettant de la musique », raconte l'esthéticienne.

Elle parle aussi beaucoup avec les malades. « La plupart veulent être héroïques. Les femmes,

surtout, en font trop. Elles imaginent que le monde va s'arrêter si elles ne prennent pas tout en charge. Je leur propose de laisser quelqu'un d'autre s'occuper d'elles. Je suis là pour les ramener à elles-mêmes, leur tendre un miroir dans lequel elles retrouvent leur féminité. » On est tous pareils. On ne s'aime pas assez. On ne voit que ses défauts. A plus forte raison quand on a des cicatrices. « N'attirez pas l'attention des hommes sur ce qu'ils ne voient même pas ! », martèle Aury à ses clientes. Les patients de l'hôpital ne viennent pourtant pas toujours spontanément dans son salon. « Quand les malades entrent ici, on leur remet une brochure avec tous les services disponibles, dont le centre CEW. Mais ils ne les lisent pas. Ils sont avec leur maladie, ne pensent qu'à elle. Il ne leur vient pas à l'idée qu'on puisse s'occuper de soi dans de telles circonstances, d'autant que beaucoup ne fréquentaient pas un institut de beauté "avant" », poursuit Aury, intarissable. Alors la jeune femme passe dans les chambres (où elle vient aussi effectuer des soins pour ceux qui ne peuvent pas se dé-

placer), informe de sa présence, comme elle indiquera ensuite à ceux qui font appel à ses services qu'il est possible de consulter un psychologue, un dermato... « Je fais l'agent de liaison, dit-elle en riant. Mais ce qui est formidable, c'est que je n'ai rien à vendre. Je suis payée par l'association. Les soins sont gratuits et les produits qu'on propose ne portent pas de marque. Pour une fois le "luxe de s'occuper de soi" ne coûte rien. » Aury n'a jamais oublié son tout premier client. Un agriculteur de 74 ans. Pas du tout le genre à fréquenter les cabines d'esthétique, dont il n'avait d'ailleurs jamais franchi la porte. Mais il est venu frapper à la sienne. « Il m'a demandé : "Est-ce que vous pourriez me faire un soin hydratant ? Je voudrais être doux pour ma femme." Il a brisé d'un coup mes repères. J'ai compris que chacun vit sa maladie de façon unique, qui le blesse en un point particulier. » C'est là où il faut agir pour réconcilier le malade avec son corps. »

Il faut parfois payer de sa personne

Un jour, Aury a dû faire face à la révolte d'une jeune adolescente, obligée, avant ses séances de chimiothérapie, de couper sa magnifique chevelure bouclée. « Je lui ai expliqué qu'il fallait apprendre à faire des choix. Que moi aussi j'aimais mes cheveux longs, mais qu'ils étaient abîmés et que j'allais également devoir en passer par là. » Le lendemain, Aury est arrivée à l'hôpital les cheveux courts. Mais toujours aussi jolie. Et l'adolescente a bien voulu aller chez le coiffeur. « Je considère mon métier comme un sacerdoce, conclut-elle. Mais, attention, un sacerdoce joyeux ! » ■

Annick Lacroix

L'Association CEW a besoin de dons pour financer la création de nouveaux centres ; les produits de soins et de maquillage sont offerts par les entreprises de cosmétiques. CEW, Cercle France-Américain, 9 bis avenue Franklin-Roosevelt, 75008 Paris.